

L'évolution des études québécoises en Irlande

The Evolution of Quebec Studies in Ireland

David Parris

Volume 4, Number 2, 2001

Les études québécoises dans le monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000642ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000642ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parris, D. (2001). L'évolution des études québécoises en Irlande. *Globe*, 4(2), 187–199. <https://doi.org/10.7202/1000642ar>

Article abstract

Starting with a description of the conditions for the emergence and recent evolution of Quebec Studies in Ireland, this article shows how the rapprochement between Ireland and Quebec is far from automatic, even if both nations share important elements of history and heritage. This article gives an overview of the place occupied by Quebec Studies within Irish universities and the associative framework in which they developed, and clearly underlines that the evolution of this field of studies continues to rely greatly on a modest but fertile network of researchers and students, often working in difficult conditions.

L'évolution des études québécoises en Irlande

David Parris
Collège Trinity (Irlande)

Résumé – À partir d'une description des conditions d'émergence et de l'évolution récente des études québécoises en Irlande, cet article montre combien le rapprochement entre le Québec et l'Irlande ne va pas de soi, même si les deux nations partagent une part importante d'histoire et d'héritage. Le tour d'horizon de la place occupée par les études québécoises au sein des universités irlandaises et du cadre associatif dans lequel elles ont pris leur essor que propose cet article fait clairement apparaître que l'évolution de ce champ d'étude continue de dépendre pour une bonne part d'un réseau, encore modeste mais fécond, constitué de professeurs-chercheurs et d'étudiants travaillant le plus souvent dans des conditions difficiles.

The Evolution of Quebec Studies in Ireland

Abstract – Starting with a description of the conditions for the emergence and recent evolution of Quebec Studies in Ireland, this article shows how the rapprochement between Ireland and Quebec is far from automatic, even if both nations share important elements of history and heritage. This article gives an overview of the place occupied by Quebec Studies within Irish universities and the associative framework in which they developed, and clearly underlines that the evolution of this field of studies continues to rely greatly on a modest but fertile network of researchers and students, often working in difficult conditions.

Les parallèles existant entre l'Irlande et le Québec sont nombreux et frappants : il s'agit de deux pays majoritairement catholiques ayant fait partie de l'empire britannique, tous deux bilingues et préoccupés par la sauvegarde de leur culture. Les deux pays ont connu une recrudescence du cléricalisme au XIX^e siècle et dans la première partie du XX^e, et la même influence cléricale a conduit, de part et d'autre de l'Atlantique, à une affirmation du mythe de l'idylle rustique, liée à un mouvement pour la protection de la langue.

David Parris, « L'évolution des études québécoises en Irlande », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001.

Si le Québec en est arrivé à reconnaître la valeur de son patrimoine britannique, l'Irlande, quant à elle, en est arrivée à revendiquer et à faire sienne la culture de l'« Ascendancy », c'est-à-dire de l'ancienne classe dirigeante protestante, et si, entre les villes de Dublin et de Montréal il y a un certain air de famille, c'est précisément grâce à cet héritage britannique qui leur est commun.

Les musicologues prétendent que la musique québécoise est fortement influencée par l'Écosse. Pour un Irlandais, ses rythmes et ses airs sont terriblement familiers, et on est souvent tenté de la considérer comme le prolongement, outre-Atlantique, de notre propre musique.

Autre « air de famille », au sens propre cette fois-ci : celui des noms de famille. Les noms commençant par « O' » ou « Mac » sont presque aussi nombreux au Québec qu'en Irlande, et les personnalités politiques québécoises de passage en Irlande ne négligent pas de faire valoir leurs ancêtres irlandais, rappelant au passage, comme si besoin en était, que quarante pourcent des Québécois ont un ancêtre irlandais plus ou moins rapproché.

Pour l'Irlande, cette histoire partagée n'est pas toujours le motif des réjouissances que l'on pourrait supposer, car la présence au Québec de tant de familles d'origine irlandaise nous rappelle un épisode particulièrement sombre de l'histoire irlandaise, celui de la famine. Cet épisode mérite cependant qu'on s'y attarde un instant, car il permet de comprendre pourquoi les rapports entre l'Irlande et le Québec sont en quelque sorte asymétriques. Si les Québécois ont conscience des faits qui viennent d'être évoqués, cette histoire est beaucoup moins généralement connue et comprise en Irlande. Lorsque, à partir de 1846, les Irlandais ont commencé à émigrer en masse, ce départ avait un caractère définitif ; les parents accompagnaient leurs enfants sur la plage pour leur dire adieu avec la certitude qu'ils ne les reverraient plus, qu'ils ne sauraient jamais si leurs aimés avaient fini par faire fortune ou s'ils avaient péri à Grosse-Île.

Ainsi, si le Québec sait ce qu'il doit à l'Irlande, l'Irlande, quant à elle, est beaucoup moins bien renseignée sur ce qu'elle a créé au Québec.

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES EN IRLANDE

La diaspora irlandaise existe. Une chaîne de villes allant de Liverpool à Boston en passant par Dublin et New York et se prolongeant jusqu'à Montréal représente une zone d'influence culturelle que ne sous-tend aucune structure politique. Cependant, il n'y a pas de circuit d'information à l'intérieur de cette zone à part celui qui peut être assuré par les familles.

Ainsi, les étudiants irlandais sont souvent surpris de découvrir des personnages irlandais dans les livres québécois, de découvrir l'importance de la Saint-Patrick, ou de se reconnaître dans le rapport tendu qu'ont certains personnages avec l'Église ou le monde anglophone.

D'ailleurs, dans l'histoire de l'Amérique française, l'Irlande n'a pas toujours joué le rôle de complice et d'ami des populations francophones : les Britanniques ont su se servir du clergé irlandais pour protéger les intérêts impériaux, et les Irlandais du Québec n'ont pas toujours choisi la voie de l'assimilation.

Si l'idée que la jeunesse irlandaise trouverait son profit à étudier le Québec paraît évidente au Québec, en Irlande, cette proposition n'allait sans doute pas de soi. Paradoxalement, ce sont encore souvent les étrangers qui participent à nos cours qui comprennent le mieux l'intérêt de ce rapprochement. L'implantation des études québécoises dans nos universités n'avait pas au départ un caractère inéluctable.

Depuis la fin du xvi^e siècle, il existe une université à Dublin. À la fin du xviii^e siècle, un séminaire catholique fut fondé à une vingtaine de kilomètres de Dublin, à Maynooth, dans le Kildare. Au cours du xix^e siècle, des collèges universitaires se sont implantés dans les villes les plus importantes : Dublin, Cork et Galway. Ces collèges universitaires sont devenus, après l'indépendance, l'Université nationale d'Irlande (*National University of Ireland*), dont le séminaire de Maynooth est devenu un collège agréé, avant de devenir, à une date très récente, une université à part entière. La structure de l'Université nationale d'Irlande n'est pas sans rappeler celle de l'Université du Québec – il s'agit d'une entité à structure fédérative, ayant une succursale dans plusieurs villes, mais qui laisse une large mesure de liberté à chacune de ses parties constituantes. Ainsi, pendant la majeure partie de son histoire, la

République d'Irlande comptait cinq institutions universitaires, Trinity College (également connu sous le nom de l'Université de Dublin), les trois collèges de l'Université nationale, et le Collège Saint-Patrick de Maynooth. À ces institutions « traditionnelles » sont venues s'adjoindre, au cours des deux dernières décennies, deux autres universités, une à Dublin (en tout, l'agglomération dublinoise compte désormais quatre universités) et une à Limerick, la seule ville de taille importante qui n'avait pas été dotée d'une université jusqu'alors. Ces deux nouvelles universités pratiquent l'interdisciplinarité à outrance et offrent un grand nombre de programmes de formation professionnelle. Les universités plus anciennes offrent une gamme complète d'études : lettres, sciences économiques et sociales, sciences, médecine, droit et ainsi de suite.

Un enseignement consacré au français est dispensé dans toutes ces institutions universitaires. Dans chacune des cinq universités de type traditionnel, il existe un département de français dont le nombre d'enseignants varie entre cinq et quatorze. Comme les étudiants entrent en faculté avec un minimum de cinq années d'étude de la langue française, le programme universitaire propose un perfectionnement linguistique et une formation essentiellement (mais peut-être pas exclusivement) littéraire.

Tel est donc le cadre dans lequel les études québécoises ont pris racine.

La paternité des études québécoise en Irlande est disputée (pas très âprement) entre moi-même et le professeur Michel Martiny de l'Université de Cork.

Il faut comprendre l'univers intellectuel des enseignants du début des années 1970. Nous étions nombreux à avoir fait des études extrêmement traditionnelles. Au moment même où se tramait toute une réflexion théorique dont nous nous sommes inspirés depuis, nous baignions encore dans un univers qui privilégiait l'histoire comme au dix-neuvième siècle, et particulièrement l'histoire linguistique. La France et le français n'étaient pas seulement dignes d'intérêt, ils représentaient une valeur culturelle supérieure et qualitativement différente de toutes les autres.

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES EN IRLANDE

Le prestige national et l'approche historiciste se trouvaient réunis dans l'étude de la littérature du moyen-âge.

Nous avons certainement entendu parler du « rayonnement de la langue française ». Son évocation faisait surgir à notre esprit le fameux emblème du Roi-Soleil, et nous étions bien loin de penser en termes d'échanges culturels. Même le mot de « francophone » nous était inconnu. Il fut inventé, paraît-il, par le géographe Onésime Reclus au ^{xxx^e} siècle. Le dictionnaire *Robert* le fait remonter à 1949 seulement et, vingt ans plus tard, son usage n'était pas courant à l'Université d'Oxford.

Il faut comprendre également quelle était alors la situation du Québec. Au moment où je faisais mes études universitaires, le Québec émergeait à peine de la Révolution tranquille. Les Québécois que je rencontrais alors ne savaient pas s'ils étaient des Canadiens français ou des Québécois ; leurs parents se disaient simplement Canadiens, réservant aux « Canadiens » le titre d'« Anglais ».

Donc, comme l'institution universitaire ne réservait aucune place à la francophonie, comme j'étais sans doute assez mal outillé du point de vue méthodologique et intellectuel et comme le Québec, à l'époque, n'avait pas encore défini ses options pour l'avenir avec autant de netteté que par la suite, il est étonnant que mon intérêt pour cette nation ait pu se développer.

Avant même de se concrétiser autour du Québec, mon intérêt pour les littératures « d'expression française » (comme j'aurais sans doute dit à l'époque) avait un point de départ dont la justesse et la modernité ne laissent pas de me surprendre. J'étais simplement fasciné par la non-coïncidence des frontières politiques et linguistiques, et avant même de connaître le Québec, son histoire et sa littérature, il me paraissait intéressant (aujourd'hui je dirais bien plus : essentiel) de sortir de la définition étroitement nationaliste de la culture.

Il est évident, d'après ce que je viens de dire, que les études québécoises, en Irlande, se sont développées à l'intérieur de structures administratives et institutionnelles n'ayant rien de révolutionnaire et suivant un modèle anglo-saxon assez répandu. L'étude des langues vivantes ne

remonte pas à la nuit des temps mais date du ^{xix}^e siècle. Il se trouve que la chaire de français de l'université où je travaille est la plus ancienne du monde, puisqu'elle fut fondée en 1776, mais jusqu'au ^{xix}^e siècle, l'enseignement du français avait une orientation très pratique, visant à permettre aux jeunes aristocrates de se faire comprendre au cours de leurs voyages en Europe. L'étude de la littérature ne s'est développée que beaucoup plus tard. L'essor des études littéraires dans le domaine des langues vivantes au ^{xix}^e siècle est étroitement lié à l'essor des États-nation. Dans la mesure où la notion d'État-nation est contestée aujourd'hui, de même que certaines valeurs du passé telles que le patriotisme, la conception traditionnelle de l'étude des langues vivantes s'est trouvée minée et compromise. Certes, il est possible de considérer l'introduction d'un enseignement sur le Québec dans un département de langues vivantes comme une étape vers la déchéance de la discipline universitaire. Il est tout aussi possible d'estimer – et ce serait mon point de vue – que les études québécoises, et, plus généralement l'étude des autres cultures francophones, ont pour effet de rendre à nos structures universitaires une part de leur crédibilité.

À l'Université de Dublin, c'est au début des années 1970 que j'ai commencé à donner un enseignement consacré à la littérature d'expression française en dehors de la France et, en 1976, j'ai commencé à assurer un programme consacré pour l'essentiel au roman québécois, dont je m'aperçois qu'il contenait déjà les grandes lignes de ce que j'ai fait depuis.

Déjà, pendant les années 1970, la littérature québécoise avait une importance et une richesse qui interdisaient d'envisager de tout couvrir. Certains choix s'imposaient. La poésie, qu'on le veuille ou non, semble avoir perdu le don d'enthousiasmer les foules, du moins chez nous, et il n'est pas certain qu'un certain formalisme dans la poésie québécoise eût séduit nos étudiants. Le théâtre, surtout à une époque où le joul était encore très utilisé par les auteurs dramatiques, posait à de jeunes étrangers, abordant la littérature québécoise sans avoir l'avantage de connaître le pays, des problèmes considérables. Il faut comprendre que de jeunes Européens, élevés dans le respect de la grammaire, sont souvent fascinés par tout ce qui s'éloigne un tant soit peu de ce qu'ils ont

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES EN IRLANDE

appris, de sorte que les tentatives des auteurs québécois visant à représenter le rythme et la tonalité de la langue parlée empêchent parfois les jeunes de voir plus loin.

Le roman est donc un parfait terrain d'entente, et le plaisir qu'ont les jeunes à découvrir le roman québécois se double souvent de celui d'être dispensés d'avoir à s'initier aux arcanes d'un certain formalisme français – n'oublions pas que le début de mon enseignement correspond à peu près à l'essor du nouveau roman.

Vers la fin des années 1980, un de mes collègues, le professeur James Jackson, dix-huitiémiste de formation, commençait déjà à s'intéresser au Québec et à l'Acadie. Lorsqu'une maladie m'a obligé à renoncer pendant quelques semaines à mon enseignement, il a repris mes cours, et depuis lors, nous collaborons dans le cadre d'un programme divisé chronologiquement entre le roman du terroir, dont le professeur Jackson s'occupe plus particulièrement, et le roman contemporain qui est devenu plutôt ma spécialité. Si, dans ses propres recherches, le professeur Jackson étudie plus spécifiquement l'influence de certains auteurs ecclésiastiques français sur la pensée québécoise au ^{xx}^e siècle, il travaille également sur Louis Hémon, mettant en évidence l'influence du grand écrivain impérialiste britannique Rudyard Kipling sur l'auteur de *Maria Chapdelaine*. Ainsi, alors que, d'une façon générale, nos départements sont trop petits pour compter plus d'un spécialiste dans chaque domaine, pour la première fois, il s'est créé un noyau de recherche. Ajoutons à cela que le professeur Jackson et moi n'étions pas les seuls à nous intéresser à la francophonie, puisqu'il existait alors un enseignement sur la littérature romande, sur la littérature belge d'expression française (cours qui a malheureusement disparu depuis) et surtout sur les littératures africaines et antillaises, si bien que la francophonie représentait un élément important parmi les activités de recherche du département.

C'est grâce à cela que nous avons attiré un certain nombre d'étudiants en recherche, tant au niveau de la maîtrise qu'à celui du doctorat.

La première en date des études sur le Canada fut « Les procédés de l'emphase : langage figuré, transtextualité. Une études stylistique de la

fiction narrative d'Antonine Maillet » (1983) de Madame Catherine Burke, qui enseigne aujourd'hui dans un collège universitaire à Tallaght dans la banlieue de Dublin. Vint ensuite une étude comparant les œuvres de Gérard Bessette et de Réjean Ducharme, « *Ludic elements in the Prose Fiction of Réjean Ducharme and Gérard Bessette* » (1991) de Michael Cronin, qui est Senior Lecturer à la Dublin City University et Doyen de la Faculté des sciences de la communication. Auteur de plusieurs ouvrages, il s'est intéressé par la suite à la littérature de voyage et à la traduction, domaine dans lequel il a développé des liens entre son université et le Québec. Michael Cronin a publié au Québec un recueil de nouvelles irlandaises et participe régulièrement aux congrès de l'Association irlandaise d'études canadiennes. C'est dans ce cadre qu'il a présenté tout récemment une étude sur la réception de la traduction en gaélique de *Maria Chapdelaine*. Si cet auteur prolifique n'a pas publié sa thèse, qui méritait sûrement d'être connue d'un plus large public, c'est qu'aucun éditeur canadien n'a voulu s'en charger sans un subside, alors que les subsides étaient réservés aux seuls ressortissants canadiens. Ce cas mérite d'être souligné, car il illustre l'un des obstacles au développement des études québécoises. En effet, un étudiant qui sait que sa carrière dépendra de ses publications ne choisira pas un domaine où il sait qu'il sera désavantagé par rapport à ses éventuels concurrents.

J'ai actuellement des doctorantes travaillant sur le Québec : une dont le travail porte sur la verve rabelaisienne dans le roman québécois et antillais, et une autre qui travaille sur le thème de la nature dans les littératures romande et québécoise. Ces deux thèses illustrent un domaine dans lequel l'approche du chercheur travaillant à l'étranger peut s'avérer extrêmement fructueuse : celui des études comparatistes.

À l'Université de Cork, vers l'époque où j'inaugurais mon enseignement à Dublin – un peu avant, un peu après – Michel Martiny, qui vient de prendre sa retraite, commençait à s'intéresser lui aussi à la littérature québécoise. Les différences de structures entre les universités irlandaises sont telles qu'à Cork, l'enseignement sur le Québec s'est davantage concentré sur le niveau de la maîtrise, où Michel Martiny était responsable d'un module sur Gabrielle Roy. Néanmoins, au premier cycle, Michel Martiny donnait un cours consacré en partie à Hubert Aquin, en

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES EN IRLANDE

partie à Marie-Claire Blais. Il assurait également un cours sur l'Acadie. Vers la fin de sa carrière, Michel Martiny a collaboré avec la professeure Fiona Cox, qui continue d'assurer un enseignement sur le Québec. Toujours à l'Université de Cork, la professeure Maeve Conrick abordait le Québec dans sa réalité linguistique, s'intéressant à la variation des langues ainsi qu'aux rapports entre l'identité sexuelle et la langue dans deux modules qui font une large place au Québec.

Pour compléter ce rapide tour d'horizon des universités irlandaises, il faut mentionner le professeur Pádraig Ó Gormaille. Après avoir enseigné au secondaire, il est devenu maître de conférences au Collège Saint-Patrick de Maynooth, dont le chef de département à l'époque, le révérend père Devlin, était un ecclésiastique polyglotte dont l'immense culture lui permettait de faire d'étonnants rapprochements culturels, surtout avec la littérature gaélique. C'est là que Pádraig Ó Gormaille a commencé à enseigner la littérature québécoise. Il a quitté Maynooth pendant les années 1980 pour devenir titulaire de la chaire de français à l'Université de Galway, où il a également introduit et favorisé l'enseignement de la littérature québécoise. Ses recherches portent sur de nombreuses facettes de cette littérature mais s'il y a un auteur qui semble avoir retenu son attention en particulier, c'est Jacques Ferron. Comme le professeur James Jackson, Pádraig Ó Gormaille s'est également intéressé aux rapports culturels entre l'Irlande et le Québec, et spécialement à l'immigration irlandaise dès la première époque de la colonie, ainsi qu'à l'intégration des familles irlandaises à la population québécoise. Il a su créer autour de lui, à Galway, un groupe d'enseignants/chercheurs – entre autres Sylvie Lannegrand (Yves Navarre), Mary-Ann Mannion (littérature féminine) et Ruadhán Cooke (Jacques Godbout) – qui, s'ils ne s'intéressent pas exclusivement au Québec, n'en consacrent pas moins une part de leur temps à la littérature québécoise.

Ce tour d'horizon est peut-être un peu sommaire. Pour diverses raisons, j'ai dû renoncer à dresser une bibliographie exhaustive des publications et des recherches. Mais pour mieux expliquer l'évolution des études québécoises en Irlande, il convient d'évoquer le cadre associatif dans lequel elles ont pris leur essor.

À nos débuts, Michel Martiny et moi ignorions tout l'un de l'autre (rappelons que nous parlons du début des années 1970). Je travaillais – j'imagine que Michel Martiny en dirait autant – dans un isolement absolu.

Si j'avais des amis « canadiens-français », je n'avais, pour ainsi dire, aucun contact avec le monde universitaire au Québec. Et même, pour dire la vérité, mes premiers contacts n'ont pas été marqués par la chaleur que j'avais espérée. Si je n'ai plus en mémoire les détails, je me souviens d'un colloque organisé à l'Université de Paris XIII où j'avais la pénible impression d'être un intrus. À une époque où toute la vie québécoise était fortement politisée, le chercheur étranger qui ne semblait pas avoir d'*a priori* politique, et dont la première préoccupation était la littérature (peut-être le nouveau roman m'avait-il un peu trop poussé à ne considérer que les aspects purement littéraires de la littérature...) n'ajoutait rien d'utile au débat.

C'est donc bien en Irlande que j'ai commencé à former un réseau d'amis et de collègues partageant mes intérêts, et ceci grâce à une initiative d'un premier secrétaire de l'Ambassade du Canada, Len Mader. Il avait reçu de diverses universités irlandaises des demandes d'appuis financiers, auxquelles il s'était vu obligé d'opposer un refus. Il a cependant découvert qu'il lui aurait été possible d'accorder un subside à une association, et il a ainsi conçu l'idée de convoquer une réunion de tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressaient au Canada. C'est à l'issue de cette réunion dans les locaux de l'Ambassade en 1980 que fut fondée l'Association irlandaise d'études canadiennes.

Les études canadiennes représentent un concept excessivement vague ; on prédit régulièrement leur disparition. Dans de nombreux pays, l'association d'études canadiennes est dominée par des spécialistes de la littérature anglaise et des sciences économiques. La nôtre – on nous en a souvent fait la remarque et parfois le reproche – est dominée par des québécoisistes et des géographes. Le premier président de notre association fut le professeur Séamús Smyth du Collège Saint-Patrick de Maynooth (c'est moi qui ai pris sa succession). Notre association s'est toujours distinguée des autres par la place importante qu'elle fait à la langue française.

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES EN IRLANDE

Un peu à la manière de la littérature québécoise qui, pendant un long moment, a vécu grâce au soutien du Conseil des Arts du Canada, c'est donc le gouvernement fédéral qui a été le principal bailleur de fonds de notre association depuis sa fondation.

Cependant, la Délégation du Gouvernement du Québec à Londres s'est empressée, dès les premiers jours de notre association, de marquer son soutien et sa sympathie. La délégation est présente à tous nos colloques, organisant une réception pour marquer symboliquement son soutien, débloquant des crédits pour nous permettre d'inviter des participants québécois, et décernant un prix ayant pour fonction de récompenser et de favoriser les études québécoises. Depuis quelques années, l'Association internationale des études québécoises nous a également honorés de sa présence (à Cork et à Kiliney). À l'occasion de notre dernière Conférence internationale à Killiney, nous avons également été heureux de recevoir, au nom de la francophonie, une importante aide financière de la France.

Nos conférences biennales ont une double fonction. Certes, elles sont le moment où nos membres présentent les fruits de leurs recherches. Elles sont également une occasion unique pour nous de rencontrer des chercheurs venant d'autres pays pour faire le point sur les tendances actuelles dans le domaine de la recherche. Elles sont donc une précieuse source d'informations et un lieu d'échanges.

Pour compléter cet aperçu des associations, il faut signaler que lorsque les professeurs de français au niveau universitaire ont songé à créer une association, ils ont adopté comme titre l'Association d'études françaises et francophones d'Irlande (ADEFFI). La présence de la francophonie dans cette association, et de ceux qui s'y intéressent parmi ses membres, signifie que des communications sur le Québec peuvent être présentées à l'occasion des conférences de l'association.

Je me suis efforcé de présenter la situation des études québécoises en Irlande avec un minimum de commentaires personnels. J'ajouterai néanmoins quelques remarques où l'opinion entre pour une bonne part, et qui n'engagent que ma responsabilité. Le fait d'étudier le Québec dans le cadre d'un programme d'études françaises nous expose

forcément au danger de surimposer à la réalité québécoise une grille de catégories qui ne sont qu'imparfaitement adaptées à l'objet de notre étude. Certes, le fait que nous soyons nombreux à nous intéresser à d'autres littératures francophones nous permet peut-être de mieux problématiser nos recherches en les situant dans un contexte plus large. Il est certain que le Québec nous permet de sortir de notre francocentrisme et de comprendre que dans bien des domaines, le modèle français n'est pas le seul possible. Cette relativisation de notre perspective est fort salutaire.

En revanche, nous ne sommes pas constamment plongés dans le contexte de la réalité québécoise comme le sont nos collègues québécois, et il est illusoire de supposer que nous pourrions un jour rivaliser avec eux sur tous les plans. On peut même se demander s'il est utile pour l'étranger, au prix d'efforts presque surhumains, de produire des travaux qui ne sont peut-être pas supérieurs à ce qui aurait pu être produit au Québec. Autrement dit, est-ce qu'il appartient au chercheur étranger de dire au lecteur québécois ce que celui-ci aurait pu savoir par lui-même ? Il me semble que l'apport du québécois étranger devrait être qualitativement différent, et devrait précisément tenir compte de la perspective du chercheur. En particulier, les rapprochements et les comparaisons fournissent au chercheur étranger l'occasion de jeter sur le Québec un éclairage nouveau.

Ayant assez longuement évoqué des choses dont nous sommes – à juste titre, sans doute – fiers, je m'en voudrais de finir sans mentionner nos difficultés. La présence du Québec dans nos universités est toujours la conséquence et l'expression d'un engagement personnel. Ce n'est pas une chose que les instances universitaires ont appelée de leurs vœux ni inscrite dans leurs institutions. La structure des départements de langues dans nos universités repose implicitement sur l'hypothèse de la supériorité de certaines cultures, idée si saugrenue à l'époque du multiculturalisme que cela explique, j'en suis persuadé, le fait que les étudiants se détournent des études de langues de façon déjà perceptible en Irlande, et de façon inquiétante chez nos voisins anglais. S'il est possible pour un enseignant de se constituer une bibliographie dans le domaine des littératures francophones et d'obtenir ainsi des promotions, ce n'est

L'ÉVOLUTION DES ÉTUDES QUÉBÉCOISES EN IRLANDE

certainement pas considéré comme un atout. Qu'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, que j'évoque ici mon propre cas. Je pense, au premier chef, à un collègue à qui son chef de département refusait l'autorisation d'assister à des colloques et qui, après de longues années de service, a pris une retraite anticipée dans des conditions dont nous sommes plusieurs à être scandalisés. Je pense qu'il serait facile de multiplier les exemples de ce type. Et puis, pour le chercheur travaillant à l'étranger, la publication demeure problématique. Inconcevable, je pense, de publier grand-chose sur le Québec en Irlande : la faible population, le fait que les auteurs québécois soient peu connus, la concurrence des maisons d'édition étrangères, tout conspire à rendre l'entreprise impossible. À l'étranger, bien sûr, le chercheur irlandais est une entité inconnue, et qui apporte rarement avec lui une dot de subsides.